

1 FIRST
HAND
FILMS

 73^e Festival
International
du Film de Berlin
Panorama
Film d'ouverture

SELECTION OFFICIELLE
ANNÉCY
COMPÉTITION

GIFF GENEVA
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL
BEYOND CINEMA

LA

SIRÈNE

UN FILM DE SEPIDEH FARSI

SCÉNARIO JAVAD DJAVAHERY CRÉATION GRAPHIQUE ZAVEN NAJJAR MUSIQUE ORIGINALE ERIK TRUFFAZ

SYNOPSIS

Courage

Pendant le siège irakien en Iran, une émouvante histoire de résistance se déroule. Un garçon de 14 ans et son grand-père trouvent réconfort et courage dans leur voyage commun en temps de guerre.

Alors que le frère aîné se bat sur le front, le récit se déploie à travers une animation captivante qui capture l'espoir et la cohésion d'une famille au milieu des turbulences de la guerre. Ce voyage émotionnel, raconté du point de vue d'Omid, 14 ans, montre la force des liens humains et la foi inébranlable en un avenir meilleur.



À PROPOS DE SEPIDEH FARSI

SEPIDEH FARSI

LA MISE À JOUR DU PASSÉ

Après avoir réalisé une douzaine de documentaires et de longs métrages, Sepideh Farsi s'est lancée dans la réalisation de son premier film d'animation 'La Sirène', basé sur une idée qu'elle avait développée depuis 2009. Farsi explique que la guerre Iran-Irak a été l'une des guerres les plus sanglantes de la seconde moitié du 20e siècle, mais aussi l'une des moins documentées. «Je pensais qu'il était important de faire revivre cette guerre oubliée, que certains historiens appellent la 'première guerre du Golfe'. Je voulais refléter ces événements à travers le voyage d'un adolescent qui tente de sauver les habitants de la ville assiégée d'Abadan et qui trouve un Lenj - un bateau traditionnel du sud de l'Iran qu'il appelle 'La Sirène' et qui devient son arche», explique-t-elle.

Mais comment représenter la guerre ? La réalisatrice savait qu'il lui était impossible de retourner en Iran pour le film, car on lui refusait l'entrée depuis 2009. Abadan était l'une des villes martyres de la guerre. «Elle est presque entièrement détruite et il était impensable d'y tourner, car c'est devenu une ville complètement différente depuis la guerre», raconte-t-elle.

En outre, Farsi ne voulait pas tourner dans un studio ni utiliser de lourds effets visuels. «J'ai pensé qu'il était préférable d'utiliser les possibilités de l'animation et de les enrichir de mon expérience de réalisatrice de films d'action en direct. J'ai donc opté pour un film d'animation avec une touche de faits historiques», poursuit-elle.

Farsi explique qu'il s'agit d'une sorte de guerre où «les images qui nous ont été transmises ont toujours été créées par les autorités». Le régime avait un contrôle total sur le matériel de guerre. En conséquence, les images ont été manipulées, de sorte que Farsi a dû être encore plus attentif et a dû plus tard guider les membres de l'équipage pour qu'ils ne reproduisent pas d'images de propagande. «En traitant ces livres et ces photos, qui nous ont aidés à restituer l'atmosphère d'Abadan, nous avons dû garder une certaine distance. Avec ce film, j'ai donné ma vision du conflit en me basant sur des faits historiques», explique la réalisatrice.

L'animation apporte un filtre qui permet de prendre la distance nécessaire par rapport à la violence de la guerre, même si celle-ci est représentée avec précision dans le film. Le média de l'animation peut également nous rapprocher des émotions des personnages en créant des séquences métaphoriques dans le film.





DE PARIS À TEHERAN

Sepideh Farsi n'est pas directrice artistique, mais lorsqu'elle a rencontré Zaven Najjar en 2014, elle a trouvé en lui le partenaire idéal pour ce projet. Au final, il a même été le directeur artistique de 'La Sirène'. Pour le scénario, elle s'est tournée vers son ancien collaborateur Javad Djavahery, qui est également persona non grata en Iran. En 2015, elle a rencontré l'équipe des Films d'Ici et 'La Sirène' a effectivement pu être lancée. Alors que le scénario se perfectionnait, Farsi a décidé de raconter l'histoire d'une jeune génération brisée qui, tout en se confrontant à la guerre, était tiraillée entre la nostalgie de ce qu'aurait pu être la vie dans un Iran libre et en paix et l'urgence de quitter Abadan, qui se transformait peu à peu en un piège mortel. Le scénario a grandi et évolué, tout comme le design graphique et le moodboard. «Nous avons fait attention à chaque détail – les marques de voitures que les gens conduisaient réellement à l'époque, les panneaux d'affichage dans les cinémas, les montres, les modèles de chaussures... D'un point de vue scénaristique et visuel, le rythme du processus d'animation est très différent de celui du film d'action en direct. Il faut beaucoup de temps pour développer un film d'animation.

En 2019, le scénario était terminé. Le blocage a commencé lorsque la production de 'La Sirène' a démarré en 2020. «Tout bien considéré, les périodes de bouclage nous ont permis de ressentir un peu ce que pourraient vivre les personnes qui se cachent dans une ville assiégée», explique Farsi. Pour donner plus de réalisme au film, elle a consulté des livres sur l'époque et s'est adressée à des Iraniens qui étaient en prison. «Comme je ne peux plus retourner en Iran, cela m'a beaucoup aidée. Je me suis sentie comme une archéologue essayant de faire revivre des souvenirs. Ensuite, nous avons rassemblé des documents d'archives. Tout a dû être laborieusement réorganisé. J'ai aussi mis sur les murs les noms de personnes qui étaient effectivement des dissidents, des victimes du régime». La réalité a nourri le film.

UNE LEÇON DE RÉSILIENCE

Au cours du film, Omid rencontre à plusieurs reprises des personnes charismatiques, qui pensent toutes différemment de la guerre. Il s'agit d'une lettre d'amour au peuple iranien, car Farsi fait le portrait de son ingéniosité et de son désir de liberté – et elle loue également son désir de dévier de sa trajectoire. Farshid, un ami du frère d'Omid, enfreint les règles. Il s'agit d'une zone grise à laquelle les habitants sont confrontés – chacun est ferme à sa manière, que ce soit contre la guerre ou contre les restrictions du nouveau régime. Farsi commente son choix : «Je voulais que le film soit complexe et non didactique, afin que le public puisse se faire sa propre opinion».

La réalisatrice a parsemé son film de nombreux symboles auxquels le public peut s'identifier de différentes manières. De nombreux éléments rappellent fortement l'Iran d'aujourd'hui. «Le film se déroule en 1980, mais il ne faut pas oublier que de nombreux Iraniens ont lutté contre le régime dès le début. Il y a déjà eu des troubles sociaux – en 1999, puis en 2009, 2017, 2019 ... avant celle qui a éclaté en 2022. Et la réponse du gouvernement a toujours été la répression, la violence et la terreur. Nous avons connu des hauts et des bas, des moments de désespoir. Mais nous savions qu'un jour, les choses allaient exploser.

« Le décor d'Abadan donne également des raisons d'espérer, car la ville était totalement assiégée lorsque la guerre a éclaté en 1980. Bien que la ville ait été presque entièrement détruite pendant la guerre et que sa population ait été décimée, plus de 200 000 personnes vivent à nouveau dans la ville aujourd'hui. C'est l'histoire de la résilience iranienne».



CELA VAUT AUSSI POUR LA MUSIQUE !

Le battement hypnotique du dammam – le tambour traditionnel du sud de l’Iran – retentit dès le début du film. Il sert de motif général qui accompagne toute l’action et montre la diversité de la bande sonore du film – ney-anban (une sorte de cornemuse iranienne), pop-rock, musique d’orgue arménienne et même la bande sonore de la série télévisée Grendizer. Pour cette riche musique de film, Farsi s’est adressé à des musiciens iraniens et également au trompettiste et compositeur français Erik Truffaz, qui avait déjà mis en musique *I Will Cross Tomorrow* (2019) de Farsi. Le jazzman a intégré les riches motifs iraniens dans ses propres compositions. On a le sentiment que cette richesse musicale est un geste de ras-le-bol envers le régime, qui n’a que mépris pour la musique.

La rencontre principale d’Omid avec la musique se fait par l’intermédiaire d’une diva, la mère de Paris. Elle se cache dans l’obscurité et se réfugie dans ses souvenirs de scène, mais ne peut plus se produire en public. C’est le cas de toutes les chanteuses en Iran depuis l’arrivée au pouvoir de Khomeini en 1979. Ce personnage chaleureux et cohérent renvoie à plusieurs chanteuses iraniennes, dont Soussan, qui écoutait du farsi lorsqu’elle visitait Abadan étant enfant, la pop star Googoosh, qui vit aujourd’hui aux États-Unis, Hayedeh, une contralto qui a beaucoup chanté sur l’exil avant de mourir à San Francisco en 1990, et Elaheh, une autre diva iranienne dont on entend la chanson Raftam dans le film et qui est morte en 2007 sans pouvoir chanter à nouveau.

La musique montre la voie aux habitants combattifs d’Abadan. Omids Dammam met la violence de côté et tente de faire plus de bruit que les canons. Mais combien d’entre eux suivront les battements de son tambour et prendront la mer avec lui – cédant ainsi au chant des sirènes ?

UNE HISTOIRE PERSONNELLE ET UNIVERSELLE

En 2022, le père de Farsi est décédé en Iran, et le film lui rend hommage. C’est lui qui a emmené sa fille pour la première fois à Abadan, alors qu’elle était encore très jeune – une ville avec laquelle elle a développé une relation très particulière, bien qu’elle n’y ait jamais vécu. La ville aide la réalisatrice à montrer comment le chemin de l’Iran vers la modernité a été interrompu. «Après avoir rendu visite au photographe qui prend des photos sans pellicule, Omid vit quelque chose de fantastique et d’inchronique et remonte le temps jusqu’à la révolution envahie de 1979», explique Farsi.

Partant de cette prémisse, la réalisatrice combine la fiction avec ses propres souvenirs, notamment une scène d’un cinéma qui a réellement été incendié, avec plus de 400 victimes, ou un épisode de Grendizer regardé simultanément par des Iraniens et des Irakiens, alors qu’il y a eu un bref cessez-le-feu. C’est presque comme une chasse au trésor qui attise les émotions, où même les noms donnent des indices : Omid signifie «espoir» et Pari signifie à la fois «sirène» et «la sirène de la guerre». «Lorsque je développe mes projets, je pense d’abord au film que je veux voir», explique Farsi. «Ensuite, je réfléchis au public et aux indices que je vais inclure. Le film ne sera pas perçu de la même manière par ceux qui ont vécu la guerre et par ceux qui ont été privés d’une représentation fidèle de ce conflit», explique Farsi.

«Je veux que ce film soit vu aussi bien en Iran qu’à l’étranger. Le fait qu’il ait été sélectionné pour la Berlinale est une bonne occasion de le faire connaître. En Iran, les gens parviennent toujours à voir des films, même les miens, qui ont été interdits par le régime. Le film sera visible soit sur des copies pirates, soit sur un grand écran, car le régime sera déjà tombé». C’est ainsi que la réalisatrice entend prendre sa revanche, car il a été difficile de collaborer avec les locaux, même si ceux qui étaient prêts à le faire préféraient rester anonymes. «Depuis mon film *Red Rose*, j’y suis habituée. Mais même si je ne peux pas citer leur nom, je pense à eux. C’est aussi pour eux que j’ai fait ce film», conclut-elle.



سسون کلہدک



انٹیلہ LA MOBY DICK





ENTRETIEN AVEC SEPIDEH FARSI

Où étiez-vous pendant la guerre irano-irakienne?

J'étais adolescente, tout comme Omid et Pari, lorsque la guerre a éclaté. Je suis resté en Iran jusqu'en 1984 et j'ai vécu la deuxième moitié de la guerre depuis la France. J'ai dû quitter le pays parce que je n'avais pas le droit d'étudier en Iran – j'étais en prison parce que j'étais une activiste au lycée. A l'époque, nous nous considérions comme des dissidents doubles – nous voulions renverser la monarchie, mais nous ne voulions pas non plus que les religieux prennent le pouvoir. Le régime nous considérait comme des ennemis de l'intérieur.

Quel message vouliez-vous faire passer à travers l'histoire d'Omid?

A la recherche de son frère parti au front, Omid, aussi jeune soit-il, réfléchit à ce qu'aurait pu être sa vie sans cette révolution et cette guerre. Mais il ne renonce pas et prend des mesures. C'est ce que nous avons ressenti au début des années 1980, comme si on nous avait volé quelque chose. C'était une révolution volée – c'était une tragédie, comme si nous avions manqué une étape. Et avec les années, ça n'a fait qu'empirer.

En ce qui concerne la mise en scène, la caméra est souvent proche du sol dans les scènes de guerre et plus haute dans les scènes où nous accompagnons un personnage. Est-ce que c'était voulu lors du travail sur les images?

Je voulais un «découpage» très généreux dans le film, et nous avons beaucoup travaillé sur ce point avec l'équipe du storyboard. Il y a une utilisation particulière des angles de caméra, beaucoup de plans hauts et bas, pour accentuer la peur du personnage ou pour donner une perspective narrative plus forte et souligner l'histoire, surtout dans les scènes de guerre. C'est pourquoi la caméra est généralement plus proche du sol pendant la guerre et dans les scènes où les personnages sont en danger.

Ce message reflète particulièrement les bouleversements actuels. A quel point vous attendiez-vous à cela?

L'Iran connaît des soulèvements contre le régime depuis plus de quarante ans. Ce qui se passe aujourd'hui ne tombe donc pas du ciel. Toute la société est impliquée dans la révolution «Femme, vie, liberté». De nombreux jeunes – 60 % de la population iranienne a moins de 35 ans – veulent vivre dans une société moderne et libérale. Les thèmes abordés dans 'La Sirène' seraient devenus pertinents tôt ou tard.

Qu'espérez-vous pour la société iranienne?

Je suis toujours resté très proche de mon pays. Malgré la répression politique et la censure, les Iraniens ont toujours trouvé le moyen de créer quelque chose. Le mouvement révolutionnaire iranien s'inspire aussi d'autres expériences de rébellion – l'expérience ukrainienne ou celle de Hong Kong en 2019. Malgré la dureté du régime, il y a toujours eu de la place pour la résistance. Il y a des fissures profondes dans l'État iranien, et je pense que le régime va bientôt tomber.





INTERVIEW AVEC **ZAVEN NAJJAR** GRAPHIQUE

Comment en êtes-vous arrivé à ce projet ? Qu'est-ce que cela signifiait d'illustrer une telle histoire?

J'étais en train de terminer mon court-métrage 'Shell All', qui se déroule pendant la guerre civile libanaise. Un ami m'a présenté Sepideh Farsi. Elle cherchait quelqu'un pour la conception de 'La Sirène', tandis que Javad Djavahery écrivait le scénario. Ils m'ont montré de nombreuses images de la guerre et m'ont beaucoup parlé de l'histoire et bien sûr de leurs expériences personnelles.

L'histoire d'Omid m'a beaucoup touché. Comme ma famille est originaire d'Alep, de Syrie et du Liban, les personnages m'ont donné l'impression d'être des cousins, des oncles et des tantes éloignés. Certains des personnages ressemblent en fait à certains membres de ma famille!

Comment vous êtes-vous approprié le récit de guerre en ce qui concerne les techniques d'animation?

Le point de départ est toujours beaucoup lié à la recherche, aux conversations avec les gens et à l'étude des personnages. La Sirène' est l'histoire de la vie d'Omid alors que sa ville, Abadan, est assiégée. Tout peut s'effondrer à tout moment. L'idée était de créer des images et des personnages très iconiques pour montrer que tous ces moments ont été volés aux destructions de la guerre. Ensuite, nous avons ajouté de nombreux détails qui devaient donner vie au film et lui conférer une précision historique.

On a l'impression que c'est un roman graphique qui permet au spectateur de prendre de la distance tout en l'aidant à prendre conscience de l'histoire.

Pouvez-vous nous parler de la palette de couleurs ?

La palette de couleurs est-elle liée à l'Iran ? Pouvez-vous dire quelque chose sur l'éclairage ? Chaque groupe de personnages a-t-il ses propres couleurs ?

Dès le début, Sepideh et moi voulions travailler avec un choix limité de couleurs, tout comme les possibilités sont limitées lors d'un siège. Au cours du travail, nous les avons un peu élargis afin de rendre de manière vivante le sentiment de la région et du contexte. Les couleurs de base étaient ce bleu pétrole vif, les couleurs sable et les rouges vifs comme couleur vivante.

Les couleurs proviennent vraiment de la région, de la nature, des bâtiments, des vêtements, des couleurs des anciennes images de la guerre. C'est à partir de là que j'ai créé l'atmosphère de tous les lieux avec notre formidable équipe d'artistes d'arrière-plan.

Quelles techniques d'animation avez-vous choisies ? Varient-elles en fonction des souvenirs?

Les personnages sont créés en 3D avec une technique spéciale qui les fait ressembler à des dessins 2D. La plupart des arrière-plans sont dessinés en 2D. Avec les personnages en 3D, Sepideh a pu travailler davantage comme elle le fait habituellement avec des acteurs. Il était également plus facile de dessiner des perspectives complexes en 3D. Cela nous a permis de faire en sorte que le film ressemble davantage à de l'action en direct. Nous voulions une animation discrète, très subtile et minimaliste. En outre, nous avons utilisé beaucoup de lignes fortes dans la conception et les compositions, qui expriment les sentiments des personnages avec les images.

Dans quelle mesure l'animation est-elle libératrice pour raconter ce genre d'histoire?

Tout d'abord, l'animation nous a permis de recréer Abadan en 1980, une ville entière à une époque donnée, dans un pays où Sepideh et Javad ne peuvent pas retourner à ce moment-là. Cela nous a donné une énorme liberté de création.

Dans ce film, on oscille toujours entre le rire et les larmes. La sirène' est pleine d'humour, de poésie et de symboles, et l'utilisation de l'animation nous a permis d'exprimer cette combinaison particulière à travers les couleurs et les formes.





LA GUERRE IRANO-IRAKIENNE

EN CONTEXTE

- 11 Février, 1979** Chute du Schahs. Khomeini prend la direction de l'Iran.
- 22 Septembre, 1980** Invasion irakienne en Iran. Saddam Hussein remet en question l'accord d'Alger et tente d'obtenir l'accès au lac d'Oman.
- 1982** L'Iran récupère les territoires perdus au profit de l'Irak lors de la première attaque. La guerre des tranchées commence.
- 20 Août, 1988** La guerre s'achève sans que les frontières ne changent. Des deux côtés, 1,5 million de personnes sont mortes ou disparues.

ÜBER SEPIDEH FARSI

- 1965** Né à Téhéran
- 1998** Le monde est ma maison (premier film - documentaire)
- 2001** Homi Sethna, cinéaste, deuxième documentaire, tourné en Inde
- 2003** Dreams of Dust (film de fiction)
- 2006** The Gaze (long métrage)
- 2007** Harat, film documentaire, (tourné en Afghanistan)
- 2009** Tehran Without Permission (documentaire, tourné avec un téléphone portable)
- 2010** La maison sous l'eau, (long métrage)
- 2014** Rote Rose (film de fiction sur une romance après les élections présidentielles controversées de 2009)
- 2017** 7 Veils (documentaire sur l'Afghanistan)
- 2019** I Will Cross Tomorrow (long métrage sur la crise des réfugiés, tourné en Grèce)
- 2023** La sirène

Réalisation: SEPIDEH FARSI
Scénario: JAVAD DJAVAHERY
Graphique: ZAVEN NAJJAR
Musique: ERIK TRUFFAZ
Production: Les films d'ici

TECH SPECS



Catégorie: Film d'animation
Année de production: 2023
Pays de production: Iran
Durée: 100 min

Langues: Farsi
Versions linguistiques disponibles: VO de-fr, it-de + Version doublée allemande
Classification par âge: 12 ans

DISTRIBUTION

First Hand Films
Nicole Biermaier
verleih@firsthandfilms.ch
+41 44 312 20 60

PRESSE

Filmsuite
Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net

Photos, dossier de presse et autres informations sur www.firsthandfilms.ch

